

Sur l'ensemble de son théâtre,

dans et sur le livre de Roger Bensky *Samuel Beckett et Gérard Astor, la nuit et le jour au théâtre* (L'Harmattan, 2024)

Gilles Costaz, critique de théâtre

« Le livre le plus inattendu de l'année 2024, d'une folle inspiration »

Rachida Triky, philosophe (Université de Tunis), Préface au livre de Roger Bensky

« Et si le théâtre était l'espace d'où les dieux s'étaient retirés et où l'on ose affronter la finitude, soit en défiant totalement le sens pour assumer cette condition (Beckett), soit en conjurant la mort par l'ouverture aux possibles de vies à venir, par-delà les lieux et les temps, tel que nous le proposent les créations astoriennes engagées dans un dialogue transculturel ...

Ces mondes possibles sont la source de nouvelles formes de subjectivités à l'intérieur des différents systèmes culturels que l'écriture astorienne revisite pour transcender les conformismes et les identitarismes. Les événements emblématiques et les grandes figures de l'histoire devenues interchangeables sur scène ne sont plus que de simples personnages côtoyant l'actualité avec ses mouvements d'émancipation et ses nouvelles utopies ».

Roger Bensky, auteur du livre (Université Georgetown de Washington)

« Une comparaison contrastée, à la fois confluente et diffluente, d'un texte de Gérard Astor (*Des siècles à Grenade*) et d'un autre de Samuel Beckett (*En attendant Godot*) nous invitera à visionner l'expérience théâtrale sous la forme d'une balance dont les deux plateaux seront violemment opposés mais secrètement complémentaires lorsqu'on les contemple de loin et de haut. Toutefois, avant de nommer ces deux textes de jeu, essayons d'articuler en très gros traits ce qui oppose globalement le Théâtre d'Astor et celui de Beckett.

Utopie contre Dystopie ; éclatement baroque contre rétrécissement classique ; différentialité narrative contre minimalisme situationnel ; tente abrahamique (ou ibrahimique) pour accueillir les multitudes contre la retraite vertigineuse vers le donjon de l'Ego ; mains tendues vers l'autre dans la lutte ou la jouissance commune contre traumatisme monologique masturbatoire ; enfin : pathos des ratages sociétaux et historiques contre farce ontologique intemporelle virant vers le Tragique ».

Jacques Poulain, philosophe (Paris VIII), Postface au livre de Roger Bensky

L'imagination kaléidoscopique d'Astor ne se libère de tout temps et de tout lieu que pour redonner vie et faire perdurer toutes ces évidences de vie, critiques ou non, que nous sommes incapables de voir bien qu'elles soient depuis bien longtemps sous nos yeux. Les figures théâtrales que l'imagination d'Astor s'astreint à identifier nous proposent ces évidences comme figures motrices, comme nos premiers moteurs déjà là, comme nos motivations présentes dans notre passé aussi bien que dans notre présent, comme conditions incontournables de notre futur transculturel. Car il s'agit d'activer le seul futur transculturel qu'on puisse rendre possible face à l'absolutisation du marché comme instance transcendante de tous nos échanges, face au futur impossible d'une mondialisation qui s'est falsifiée et corrompue dès le départ en privatisant le monde à l'aune autistique des désirs d'accumulation des seuls élus de la ploutocratie.

Ce pari révolutionnaire est pourtant avant tout culturel. Il ne prétend nous transformer qu'en ne nous faisant être que les dialogues prosopopéens que nous sommes déjà, mais il est aussi le plus ambitieux pour le théâtre qu'il puisse être. Il s'agit tout simplement de rendre aux tragédies comme aux comédies leurs capacités à être les sources de vérité qui nous permettent déjà de devenir les réalités que nous nous jugeons être face à tout ce qui nous en empêche.

Elles ne consistent donc pas seulement à traquer par la critique toutes les failles de ces échanges abyssaux : elles se donnent pour tâche d'inventer les mondes qui nous permettent de vivre et de les oublier.

Jean-Claude BERUTTI, metteur en scène, ancien directeur du Théâtre de Bussang, de la comédie de Saint-Étienne et de l'Opéra de Trèves

Cher Roger,

ton livre et les pièces de Gérard Astor ont meublé mon Noël. C'était un heureux hasard que de se régénérer avec une branche « minoritaire » (en terme de reconnaissance et de genre d'écriture) du théâtre français. J'y retrouvais en même temps que l'enthousiasme qui parcourt l'œuvre d'Astor ma propre jeunesse, car je crois pouvoir dire que je suis issu du même « courant minoritaire ». Un de mes premiers essais de mise-en-scène ne portait-il pas sur une pièce de Gabriel Cousin mettant en scène les favélas brésiliennes et leurs courants d'émancipation ? Depuis mes curiosités « tiers-mondistes » m'ont quitté et je les ai retrouvées telles quelles, fraîches, dans leur totale évidence en lisant vos échanges et surtout cette matière dramatique si particulière et devenue une rareté (malheureusement) dans nos imaginaires post-modernes. Oui, Astor ouvre en écrivant un espace « ludio-politique » qui nous est bien nécessaire aujourd'hui. De tous les textes de Gérard Astor c'est le plus récent qui m'a le plus intéressé. Dans *Rouge rouges* il développe en effet de manière virtuose une forme ouverte de dramaturgie qui nous laisse pénétrer autant dans l'histoire que dans nous-même, et cela de manière sidérante et immédiate. Il y aurait beaucoup à faire de cette matière textuelle !